

que l'objet même de l'histoire s'est modifié, et qu'elle a changé de héros. Au lieu de chanter les épopées guerrières et de raconter les révolutions des empires, elle veut maintenant faire revivre la foule des générations éteintes; elle étudie leurs idées, leurs coutumes, leur genre de vie; elle a cessé d'être aristocratique, et elle s'intéresse aux peuples. Elle restitue le premier rôle au chœur naguère effacé des multitudes. Sans doute on n'a pas toujours négligé de s'informer des mœurs et de la condition de chacun des troupes d'hommes qui traversaient le champ visuel de l'histoire; Hérodote n'y manque pas, et ce serait pour beaucoup d'écrivains un progrès que de revenir à l'exemple de ce maître. Quelle décadence entre son récit à la fois si dramatique et si instructif, et les manuels décharnés dont on a trop longtemps chargé la mémoire des écoliers! Un amas de dates, de batailles et d'avènements forme peut-être le squelette de l'histoire; mais c'est grand pitié de ne montrer aux enfants qu'un squelette. On y joint souvent des anecdotes et des portraits de grands personnages, les apophthegmes des rois, des reines, des grands capitaines et des grands ministres. On va plus

loin : on trace le tableau des institutions, mais seulement des institutions politiques; on dit comment le prince gouvernait, et qui rendait la justice. On y ajoute même quelques notions sur la féodalité, sur la chevalerie, sur les communes. Il faut bien expliquer la Jacquerie par les souffrances des paysans, Étienne Marcel et les Cabochiens par le mécontentement des bourgeois de Paris, les guerres de Flandre par l'esprit de liberté qui animait les grandes républiques municipales du Nord. Mais ce qui domine encore dans l'enseignement, ce qui reste dans la mémoire des bacheliers, c'est une collection de faits dépourvus d'intérêt. Malgré l'impulsion donnée par Augustin Thierry et par Michelet, la vie matérielle et morale des générations lointaines échappe à la grande majorité des gens qui se croient cultivés, et qui le prouvent en exhibant leur diplôme.

Le véritable héros de l'histoire de France telle qu'on nous l'apprenait au collège, c'est le pouvoir royal; les conquêtes des Capétiens et les vicissitudes de leur autorité sont l'intrigue de ce long drame. Il semble que hors de là il n'y ait que confusion et désordre, et que les étapes du

despotisme soient seules dignes de notre attention. On obtient ainsi, selon la méthode classique, une merveilleuse unité ; tout mène à la monarchie de Louis XIV ; il faut bien admettre ensuite la décadence de cette monarchie pour expliquer et justifier la Révolution. Mais les élèves se font-ils ainsi une juste idée de l'existence de nos pères ? Savent-ils que le *x<sup>e</sup>* siècle a vu la nation française au comble de la grandeur et la royauté au comble de la faiblesse ? Savent-ils que le *xiii<sup>e</sup>* siècle est un temps de prospérité, et le *xv<sup>e</sup>* un temps de misère ? que les Français étaient plus riches et plus heureux sous Henri II que sous Louis XIV, que la révolte était au moins aussi légitime contre Mazarin que contre Louis XVI ? On leur dit comment Louis XI abattit les derniers des grands vassaux, comment Richelieu triompha de la résistance des grands seigneurs, mais on leur laisse croire que nos pères habitaient dans des tanières. Indiquez-leur une date, prise au hasard : ils n'hésiteront pas sur la question de savoir qui régnait alors ; mais si la France était heureuse, si elle était très peuplée, si la terre était bien cultivée, si le commerce et l'industrie étaient florissants, cela n'est pas

dans le programme. Encore s'agit-il ici de notre pays. Sur les pays étrangers les notions des élèves sont encore bien plus incomplètes. Elles se bornent à la connaissance d'une série de révolutions, d'une liste de dynasties et de souverains, avec quelques noms de batailles : ce qu'il faut pour se tirer honorablement d'un examen où les questions pourront être posées par un professeur de littérature, qui se pique de ne connaître l'histoire qu'en homme du monde.

L'histoire complète est l'histoire de l'humanité et non pas l'histoire des gouvernements, de leurs variations et de leurs révolutions. La politique et la législation ne sont pas tout. L'une et l'autre s'expliquent par le développement ou le conflit des idées, des sentiments, des besoins. La plupart des hommes à qui la Fortune a confié un rôle éclatant ne sont que les instruments des forces en présence, les interprètes dociles d'une foule anonyme ; les grands hommes même doivent le plus souvent leur grandeur à la vivacité avec laquelle ils expriment et mettent en action une pensée générale. Ce sont des types parfaits au milieu d'une masse d'ébauches ; la nature fournit un métal précieux, mais ce sont les cir-

constances qui modèlent et fondent la statue. Ces personnages de choix donnent parfois un coup de barre décisif aux heures de crise, et c'est méconnaître la part du libre arbitre que de rabaisser leur influence. Mais pour quelques héros, que d'acteurs qui débitent médiocrement leur rôle, et que la force des choses aurait pu remplacer par d'autres !

L'histoire des États n'offre donc qu'un cadre pour l'étude de l'histoire générale ; c'est une collection de faits précis et de dates fixes qui s'ancrent solidement dans la mémoire, et qui empêchent l'esprit de flotter à la dérive sur les ondes du temps. Mais il faut remplir ces cadres, et donner aux jeunes gens une idée aussi nette que possible des révolutions bien plus importantes qui se sont accomplies dans les mœurs, dans les croyances, dans les habitudes de la vie. La religion et les arts, l'agriculture, l'industrie et le commerce, la condition des diverses classes de la société, les variations du logement, du vêtement et de la nourriture, les progrès et les reculs de la population, la détermination toujours un peu vague, et pourtant essentielle, de l'espèce et de la somme de vertu et de bonheur qu'on trou-

vait parmi les hommes à chaque époque, l'histoire de la civilisation, en un mot, voilà le but et le fond de l'enseignement qui convient à notre siècle. Je voudrais qu'un bachelier pût me raconter les débuts et les transformations de l'idée de liberté de conscience, aussi bien que la succession des guerres de religion sous les Valois, qu'il connût les misères du temps de la Fronde, comme les intrigues des grands seigneurs contre Mazarin, que les voyages d'Arthur Young lui fussent aussi familiers que les campagnes de Condé.

Dans l'enseignement actuel, la plupart des questions intéressantes se présentent à une certaine date, puis disparaissent du programme et des cours. Si je prononce le mot de Commune, l'élève pense à Louis-le-Gros et se souvient des récits d'Augustin Thierry ; mais il ne sait pas comment la vie municipale a été peu à peu étouffée par le pouvoir royal, ni comment s'administraient les villes et les villages avant 89. Si je parle de la misère des paysans, il allèguera la Jacquerie et une phrase de La Bruyère ; il est douteux que son érudition aille plus loin et qu'il fasse une différence entre l'époque de Louis XII

et celle de Louis XV. Si je l'invite à me dépeindre l'habitation d'un artisan ou d'un laboureur avant la guerre de Cent-Ans, il restera bouche bée, à moins qu'il ne prononce les mots de chaumière, de cabane et de hutte. Il sait que Richelieu a créé l'Académie française et que la Convention a décrété l'enseignement obligatoire; mais que répondrait-il si je lui demandais l'histoire de l'enseignement primaire sous la monarchie? A propos des corporations, il rappellera le livre des métiers d'Étienne Boileau, la tentative de Turgot pour abolir les jurandes et maîtrises et leur suppression définitive par la Constituante; lui a-t-on expliqué la lente évolution qui a rendu malfaisantes les plus fécondes institutions du moyen âge?

Sans doute il faut commencer par graver dans la mémoire des enfants une somme de faits et de dates. Dans les premières classes, jusqu'en troisième, si l'on veut, le cours d'histoire restera à peu de chose près ce qu'il est aujourd'hui. Il appartient aux maîtres, en général fort dignes de leur tâche, de relever le récit des événements politiques par des peintures intéressantes des mœurs, et par les anecdotes et les traits de ca-

ractères qui rendent notamment l'histoire ancienne si attrayante pour la jeunesse. Dans les hautes classes, le professeur tracera, selon la méthode et dans le cadre qu'il lui plaira de choisir, l'histoire de la civilisation en France, tout en l'éclairant par des comparaisons avec les peuples étrangers. Il racontera comment certaines institutions, qui ont été atrophiées chez nous, se sont développées ailleurs, par exemple les états généraux en Angleterre et dans les pays scandinaves, la liberté communale en Italie, en Flandre, en Allemagne. Mais c'est surtout de notre pays qu'il s'occupera : la tâche est assez vaste pour absorber toute son attention pendant deux ou trois ans. D'ailleurs il y a des époques où la civilisation française ne se distingue guère de la civilisation générale. La féodalité, la Renaissance, la Réforme, sont des faits européens, et depuis la Révolution, la chrétienté forme un tout qui vit d'une vie commune. Peut-être jugera-t-on utile d'employer le cours d'histoire, en philosophie, à une revue générale des destinées de l'humanité, depuis son berceau jusqu'à nos jours, soit qu'on suive l'ordre des temps, soit qu'on préfère un autre plan, par exemple, celui que Herbert Spencer a adopté dans

son traité de sociologie. Ou bien on exposera l'histoire moderne de l'Europe, en montrant comment le cercle de nos relations politiques et commerciales est allé s'élargissant depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle, comment le monde civilisé est devenu, devient sans cesse plus grand, comment la solidarité du genre humain s'établit et se développe avec le progrès des moyens de communication. C'est surtout ici que je compte sur la liberté des méthodes et la diversité des programmes. Ayons de bons maîtres et fions-nous à eux ; ils ne changeront ni la suite des siècles, ni la série des faits, mais ils mettront plus de vie dans leurs narrations, plus de couleur et de mouvement dans leurs peintures, si nous leur permettons de les composer à leur gré.

## CHAPITRE XV

### LA GÉOGRAPHIE

Un des hommes qui ont discuté avec le plus d'autorité les questions d'enseignement, M. Cournot, écrivait en 1864, à propos de la géographie :

« Si l'on passe en revue chaque contrée, en faisant connaître la nature du climat, la structure  
 » du sol, les richesses naturelles qu'il possède,  
 » les mœurs et les lois des populations qui l'habitent, surtout leur industrie et leur commerce,  
 » en insistant davantage, comme de raison, sur  
 » les contrées avec lesquelles nous avons nous-mêmes plus d'affinités de mœurs et d'institutions, plus de relations de commerce et  
 » d'affaires, on aura institué l'enseignement qui